Soirée théâtre et journée d'étude de
la Fabrique du Vivre ensemble

L'engagement bénévole, un chemin de fraternité

Vendredi 18 novembre et
Samedi 19 novembre 2022
au Centre spirituel du Hautmont

Centre Spirituel du Hautmont

Sommaire

Soirée du vendredi 18 novembre 2023

Pièce de théâtre « Je te donne »

- Présentation
- Débat

Journée du samedi 19 novembre 2023

« L'engagement bénévole, un chemin de fraternité… »

- Entretien avec Geneviève Sevrin, ancienne présidente de Amnesty International France
- Synthèse des tables inspirantes autour de huit questions sur l'engagement
- Témoignage de Brigitte Rose, cheffe de chœur et responsable des ateliers Finoreille à l'Opéra de Lille



Photos de bénévoles de l'association Servir ou du Centre du Hautmont

Ces photos ont fait partie d'une exposition en novembre 2022 qui a permis de découvrir quelques visages de bénévoles et leurs motivations

Représentation de la création théâtrale « Je te donne »

par la compagnie Théâtre à Zèbres
Vendredi 18 novembre 2022

Introduction par Henri Danel, de la Fabrique du Vivre ensemble
Jouée par La Compagnie Théâtre à Zèbres, la représentation « Je te donne » que vous allez voir ce soir s'inscrit dans notre cycle sur la fraternité, dénommé cette année : « L'engagement bénévole, un chemin de fraternité… ».
Quoi de plus vivant que le théâtre pour nous imprégner de la puissance, subtile et nuancée, des témoignages de femmes engagées que vous allez découvrir ce soir ?
Les textes, inspirés de faits réels et écrits par l'une des actrices, portés par la musique, la lumière, la scénographie vous toucheront plus sûrement que la simple lecture d'un article de presse ou qu'une conférence. Manière d'humaniser durablement nos regards, nos opinions, nos attitudes sur des situations de vulnérabilités !
Nous espérons que vous en garderez longtemps le souvenir et que vous serez avec nous demain matin pour avancer encore sur ce chemin de fraternité qu'est l'engagement.

La pièce de théâtre « Je te donne »
La Compagnie Théâtre à Zèbres, portée par l'association Tous Azimuts, a choisi de se mobiliser pour interroger et partager l'engagement sociétal des femmes à Roubaix. Travailleuses ou bénévoles, femmes convaincues, elles donnent leur temps et une bonne part de leur vie pour lutter contre les discriminations, et notamment contre les discriminations féminines. Le spectacle, sous forme de triptyque, met en scène, porté par deux comédiennes et un musicien, huit des témoignages de ces femmes, les premières œuvrant pour la reconnaissance dans la cité d'enfants porteurs de handicap, les deuxièmes luttant contre les discriminations et les violences faites aux femmes noires, les troisièmes accueillant et accompagnant dans la convivialité des personnes ayant subi un choc psychologique et une marginalisation sociale.



Le débat

Le public a été invité à réagir et interagir avec les artistes de la compagnie Théâtre à Zèbres (T@Z), ***Céline Verdier***, comédienne et responsable artistique, et ***Franck Larère***, secrétaire, autour des thèmes abordés. Les principaux points abordés ont été les suivants :

►La place de cette création dans les activités de T@Z

CV et FL : outre les activités sous forme d'ateliers, proposées aux adultes et aux enfants, le Théâtre à Zèbres se définit comme un « Théâtre dans la cité », et travaille avec de nombreux acteurs socio-éducatifs et culturels de Roubaix. Il crée des réponses sur mesure à leurs demandes et conçoit par ailleurs ses propres projets, en lien avec les institutions publiques de la Politique de la Ville (Ville de Roubaix, Etat…). Ce spectacle est le résultat d'un travail mené dans le cadre du Contrat de Ville. Il a reposé sur les rencontres avec des femmes d'une vingtaine d'associations, entretiens menés par Céline Verdier, complétés par des rencontres avec des responsables socio-culturels et des personnes qui travaillant sur la question des discriminations vécues par les femmes. Il a vocation à s'enrichir au fur et à mesure des présentations.



►La construction de ce spectacle

CV : j'ai rencontré et interviewé seule les femmes, souvent deux femmes par association. Pour le spectacle, nous avons choisi quatre associations, une association œuvrant auprès des parents d'enfants handicapés, puis RIFEN, l'association Rencontre internationale des femmes noires, sur le combat de femmes engagées contre les mutilations sexuelles et les mariages forcées, association dans laquelle les femmes bénévoles accompagnent le public victime. La troisième association à Roubaix, la Pause, avec laquelle nous travaillons souvent, accueille des personnes qui ont été « bousculées » dans la vie, et essayent de retrouver leur place dans la vie sociale, le bénévolat est celui de femmes qui ont vécu elles-mêmes ces situations. Puis El'Cagette, sur la question du « bien manger ». Il y avait donc des femmes engagées selon différentes modalités dans le bénévolat, des femmes vivant ou ayant vécu des situations proches de

celles portées par l'association dont elles relèvent, des femmes engagées, en fraternité, auprès d'autres, sans avoir vécu directement les situations.

► Geste artistique et message militant

Plusieurs points sont développés sur ce sujet de la restitution de ce que les comédiens ont vu et perçu, le dialogue qui s'est instauré avec les bénévoles et les professionnelles qui les accompagnent, et la responsabilité éthique des comédiens lors du partage avec le public

CV et FL : comment montrer le militantisme de ces femmes ? Les mots utilisés dans le spectacle sont ceux portés par les femmes, mais il y a eu un choix des sujets et des mots. Nous avons cherché à rendre audible, compréhensible par notre posture corporelle, les silences, la musique, leur histoire. Le langage corporel utilisé a vocation à faire de l'acteur un « passeur », et garder les silences montre quelque chose.



Dans une question sur le geste artistique choisi pour parler de l'excision, un participant évoque ce que peut être « l'impact » de cette présentation devant des pratiques d'excisions face auxquelles la mobilisation de médecins, d'autorités religieuses ou de sociologues semble sans effet. Est-il possible dans une démarche artistique d'aller plus loin que la révélation de la situation ? De même, une pièce de théâtre peut-elle révéler la part d'ambiguïté que porte chacun dans sa trajectoire d'engagement, aborder la question des rétributions matérielles et symboliques du militantisme, interroger sur la manière dont le bénévole garde son humanité première ?

►La pièce de théâtre, reflet de questions que se posent les bénévoles sur leurs choix d'engagement et leurs postures

Le passage sur l'action de RIFEN, et la pratique de l'excision est fort et génère beaucoup de questions. Mutilations sexuelles, harcèlement, violences intrafamiliales, sont-ce des sujets sur lesquels tout bénévole peut intervenir ? Le fait d'avoir vécu la même situation est-il une condition pour intervenir sur ce sujet ? Comment trouver une place en tant que bénévole sur ce champ complexe, qui demande autant de militance.
Les auteures de la pièce évoquent l'impact des rencontres qu'elles ont eues : donner de l'humanité, être en capacité d'écouter, est une démarche fondamentale. Ensuite, il est possible de savoir, en tant que bénévole, si je suis prête à répondre à ce qui est attendu

dans ces associations. Ce sont aussi à celles-ci de dire dans quelle mesure, au regard de la dynamique associative, l'accueil des bénévoles est possible.

Une participante confirme que s'intéresser à des victimes, montrer une présence, même sans « faire » quelque chose, sans avoir connu leur situation, est attendu et apprécié, et que les victimes elles-mêmes vont chercher à « faire quelque chose » pour la bénévole qui vient ainsi apporter leur présence.

De même, la pièce évoque la manière dont se construit le collectif, les relations entre salariés et bénévoles, entre salariés et responsables et administrateurs : ce pan assez méconnu de la vie associative apparait dans le spectacle. Il montre qu'il n'y a pas « la dame patronnesse d'un côté, les pauvres dames qui arrivent en tant que bénéficiaires, et les gentilles dames qui viennent pour donner un peu de temps ». Il met en évidence avec quelques mots les enjeux de la gouvernance, des relations administrateurs / bénévoles, la réalité des conseils d'administration versus les actions de terrain des bénévoles, la place du plaisir dans ce qui est partagé.

Henri Danel conclut sur un constat partagé quant à la création et l'œuvre de la compagnie : « La pièce est un engagement de votre part. Cette création en est l'illustration. Vous avez du plaisir à le faire, et c'est « beau ». Toute action bénévole comporte du « beau » et peut être formalisée de différentes manières ».

Intervention du « grand témoin », Geneviève Sevrin, ancienne présidente d'Amnesty International France

Entretien réalisé par Muriel Chochois, La Fabrique du Vivre ensemble

Muriel Chochois : Geneviève, nous t'avons présentée comme ancienne présidente d'Amnesty International France (AIF). Tu es aussi l'une des fondatrices et la présidente de SuperQuinquin, le supermarché reposant sur la mobilisation de coopérateurs, et la présidente de l'association chargée de développer des projets de solidarité entre SuperQuinquin et le quartier de Lille-Fives.

Professionnellement, tu es géologue de formation. Tu as ouvert, après quelques années d'enseignement, une crêperie à Lille. Tu as rejoint le Conseil régional Nord-Pas de Calais, où tu as travaillé durant 20 ans (Direction de l'Environnement, de la Politique de la Ville, puis des Relations internationales), avant de partir cinq ans à Paris diriger Cités Unies France. Tu es depuis quelques mois de retour à la Région Haut-de-France.

Cela constitue la partie « visible » de ces engagements. Partie émergée d'une vie. Au regard du thème de la journée, il me semble que nous devons aussi travailler sur les fondements de tes actes, de tes prises de décisions, tes doutes, tes espérances pour toi-même et les associations dans lesquelles tu milites.

Nous avons diffusé un questionnaire sur l'engagement bénévole, et nous avons tiré de la petite quarantaine de réponses reçues quelques questions de fond, que nous allons bientôt approfondir en atelier. Je propose de reprendre les questions, et de les compléter, dans un premier temps pour mieux te connaitre.

Donc, reprenons par… le début : quels furent tes premiers engagements en tant que bénévole, comment se sont-ils construits, comment ont-ils évolué ? Sur qui, sur quoi se sont-ils appuyés ?



Geneviève Sevrin : Je suis issue d'une famille catholique, mes parents étaient au Mouvement des Cadres Chrétiens (MCC) puis à l'Action Catholique Ouvrière (ACO). Mes engagements se sont construits dans des mouvements d'Eglise, dans la foulée des engagements de mes parents, à l'ACE (Action Catholique des enfants) et à l'aumônerie des collèges et lycées, où nous nous sommes aussi mobilisés lors des fermetures d'usines dans le Valenciennois. Entre 7 et 14 ans, il s'agissait pour moi, dans les deux cas, d'accompagner des jeunes. Découverte d'autres milieux, d'autres réalités de vie et, aussi, chocs de cultures. J'allais à la rencontre d'enfants dont j'ignorais la réalité de vie. Ouverture et incompréhensions parfois. Avec le recul, je peux

dire de ces années que j'ai fait « ce que l'on attendait de moi ». Avec conviction certes, mais une orientation « familiale ».

Avec l'université, ce furent de nouvelles ouvertures et nouvelles rencontres, échanges avec un ami sur son engagement à Amnesty international et, en parallèle, engagement syndical à la CFDT.

Mais pendant tout ce temps, et ensuite encore, j'étais très marquée par la répression au Chili et en Argentine, les généraux en Grèce, la famine au Biafra comme arme de guerre, et par la rencontre entre Golda Meir et Anouar el-Sadate. Respect des droits humains, comment on fait la paix, malgré tout.

Mes engagements sont donc à l'intersection de trois chemins, ils reposent sur trois « pieds » : le milieu familial et ce qui était attendu de moi, le « moi » qui se confronte avec d'autres milieux, d'autres étudiants à l'université, et les événements internationaux.

MC : Amnesty International : comment intègres-tu l'association ? Comment es-tu passée de missions de bénévole à celles de responsable, puis de présidente d'une association nationale ? Quelles interrogations dans ce parcours ?

GS : Liberté d'expression, liberté de conscience : les questions de liberté pour chacun, de pouvoir exprimer ce en quoi il croit, ce pour quoi il milite, ses choix. Que chacun puisse s'exprimer librement. C'est toujours un moteur pour moi. J'étais militante « de base » dans un groupe à Lille. Je suis devenue responsable de ce groupe, puis responsable régionale. J'ai été bénévole lors d'un congrès international à Dakar et pour l'organisation d'un congrès national à Lille.

Amnesty International évoluait, intégrant, en plus des droits politiques, les questions des droits économiques et sociaux. Comment se mobiliser sur les questions de développement et de droits humains ? Il y avait aussi un principe de ne pas s'engager dans son propre pays. Et progressivement, la question de son propre pays s'est posée, avec l'accord que nous avons reçu de travailler sur la question des violences policières par exemple. Militer ne s'arrête pas aux frontières du pays. Travailler d'abord pour les autres, avant/autant que de travailler pour soi, dans l'organisation comme à titre personnel. A défaut, nous passons à côté de beaucoup de choses. De fait, le rôle des bénévoles a évolué, avec des actions locales et régionales, et toujours des actions à l'international, comme la préparation du congrès de Dakar.

Puis j'ai intégré le Bureau exécutif comme vice-présidente d'abord puis présidente. « Evolution » au fur et à mesure des rencontres, françaises et internationales. Temps des débats sur l'avenir du mouvement, sur les droits humains ou tiers-mondiste, sur la place des sections « du sud », africaines notamment, questions de fond des droits civils et politiques versus droits économiques, sociaux et culturels. En même temps que je devenais présidente, vers 40 ans, je devenais maman, maman célibataire. Présidente

d'AIF, en même temps que mon travail, comme Directrice des Relations Internationales, à une époque où la Région intégrait peu la question des Droits humains dans ses politiques à l'international. Les deux engagements se sont rejoints, et la Région s'est interrogée sur la manière d'intégrer le respect des droits humains dans les coopérations.

MC : En près de quarante ans d'engagements, comment ces engagements ont-ils évolué ? As-tu renoncé à certaines actions, à certains collectifs ? Comment questionnes-tu tes engagements : tes convictions de départ sont-elles toujours d'actualité ? Le contexte a évolué : quelles sont tes « ressorts » conscients et inconscients ?

GS : Des renoncements, ou plutôt des choix, sont venus avec l'arrivée d'un deuxième enfant. Le constat que ce n'était plus possible d'être à Paris une journée par semaine, un week-end sur trois, et une mobilisation cinq soirs par semaine. Être parent, c'est aussi se poser la question du monde en partage. J'ai investi beaucoup l'international, j'ai eu envie d'investir le local. J'ai ressenti fortement le besoin d'être dans la proximité, le quartier, la ville. Je me suis engagée dans les associations de parents d'élève, dans SuperQuinquin, dans une association de quartier… J'ai été aussi amenée à faire des choix au regard de priorités familiales… Et d'être confrontée à la question de la consommation. Nous achetions « bio ». Je me souviens de la réaction de mon fils, lors d'un achat de pâtes : « maman, ce n'est pas bio ! ». Quel modèle leur transmettre ? C'est une question qui venait aussi en écho de mes activités professionnelles, je travaillais sur la consommation responsable.

Au regard des enfants justement, j'ai voulu des engagements qui soient aussi porteurs de sens pour eux, pour leur avenir dans un monde en commun : transition écologique, consommation responsable, juste prix payé aux producteurs… quel monde nous leur transmettons ? Ici, à Lille, comme ailleurs dans le monde. D'où le choix d'agir au niveau local. Et un jour, avec des amis, le projet s'est exprimé : « Et si nous réfléchissions à une alternative à la grande distribution, un « supermarché » où l'on serait à la fois client, vendeur, bénévole et propriétaire. Il y avait des exemples à Bruxelles, à New-York… Avec trois amis, nous nous sommes dit qu'il était possible de trouver un nouveau modèle, de trouver un modèle sans imposer des choix, de grandir ensemble avec ce choix de consommation responsable.

MC : Quelles sont tes ressources pour prendre des responsabilités, innover ?

GS : De ma nature profonde, je suis joyeuse. L'engagement et le militantisme ne sont pas tristes, faire des fêtes, rencontrer des amis… je n'ai jamais sacrifié ces temps à mes engagements.

En marchant… la randonnée permet de se vider la tête, mais aussi de faire le point avec soi, sa spiritualité. Elle permet de belles rencontres, des rencontres qui donnent envie d'avancer ! Mes projets à venir sont d'ailleurs de faire le chemin de Compostelle en

partant de Lille, après avoir fait, il y a un mois, le chemin de St Michel (107 kilomètres). Formidable moment… J'ai eu aussi l'occasion de marcher dans l'Himalaya. La marche, la spiritualité, marcher en priant…

Et je lis, je joue en orchestre… de la musique baroque.

Et les enfants, ce que je partage et construis avec eux.

Tout cela nourrit mon militantisme. Une curiosité qui se nourrit, qui s'entretient, des sens en éveil.

MC : Dans ton environnement familial et amical, comment ont été et sont vécus ces engagements ? Leurs évolutions ?

GS : Mes premières ressources au sens propre du terme ont été familiales et dans le cercle des amis pour prendre en charge la garde de ma fille dans un premier temps, et aussi, très concrètement, le fait que je puisse financer une garde d'enfant à domicile…

Le regard familial et amical a toujours été très positif et m'a envoyé aussi des signaux d'alerte avec l'arrivée d'un second enfant. J'avais besoin d'entendre cela aussi. Je recevais le sentiment de certains de mes amis que j'en faisais trop, au détriment des enfants. J'ai connu à la fois des forts encouragements, et des appels à freiner à d'autres moments.

La question est de fait ce que me renvoient mes enfants, ma fille Lovéna surtout car je n'étais plus présidente d'AIF à l'arrivée de Jérémiah… Ma fille me dit que cette ouverture au monde a « infusée » en nous. Cette ouverture au monde nous a construits. Il faut savoir expliquer aux enfants pourquoi telle absence, pourquoi tel choix, partager une vision de la solidarité qui ne s'arrête pas à soi-même.

MC : comment « relis-tu » tes engagements ?

GS : Les plus grandes interrogations sont celles que je me pose : quelle est la place de la maternité dans les engagements, comment s'engager en étant seule avec deux enfants ? Où mettre le curseur ? C'est quoi être une bonne mère : une mère toujours présente, mais peut-être qui ne vit pas d'engagements, ou une mère engagée, qui donne du sens à sa vie et à celle de ces enfants, qui transmets des valeurs, qui les associe aux engagements ?

J'ai « eu besoin » de l'arrivée d'un second enfant pour lever le pied et revenir au local, pour me dire aussi que d'autres pouvaient prendre le relai, que je n'étais pas indispensable. Cela pourrait être synthétisé en « moins d'égo » et plus de bénévolat, être moins en première ligne et plus en apport de soutien.

Au niveau professionnel, j'ai eu la possibilité d'utiliser un compte épargne-temps pour libérer, avec un 90 %, une journée complète à Paris.

Et je crois qu'une forme de révolte, le refus de l'évidence ou de la loi du plus fort m'ont aussi toujours motivée.

C'est une des raisons qui m'ont amenée aussi à adopter deux enfants.

MC : Tu vis dans des « communautés », des « collectifs », familiaux, professionnels, amicaux, politiques, collectifs dans lesquels tu dis « nous ». Comment le « je » s'articule-t-il à ce « nous » ?

GS : J'ai beaucoup dit « nous ». Avec les enfants, j'ai pu dire « je », mais un « je » de responsabilité. Je dis « je » avec la marche, la recherche de spiritualité, la musique. J'ai toujours fait en sorte de ménager des temps pour moi.

Si je me suis beaucoup engagée dans le milieu associatif, je n'ai jamais souhaité m'engager véritablement en politique. Notamment parce que je voulais pouvoir garder ce « je ». Et parce que revenir au premier plan ne me convenait plus.

MC : Si nous disons « Liberté, égalité, fraternité », comment ce projet de SuperQuinquin contribue-t-il à faire vivre notre projet de société française et européenne ?

GS : Nous avons fait le choix d'implantation dans un quartier de la Politique de la Ville pour vivre une réelle mixité sociale, pour permettre, par des prix abordables, au plus grand nombre de nous rejoindre. Nous avons aussi fait le choix de ne pas décider ce qui est bon pour les autres : le bio, le végan, le local… mais de proposer des produits de qualité à prix réduit pour emmener le plus grand nombre vers une consommation qui soit le meilleur possible, « qui fasse du bien à la santé, à l'environnement, au porte-monnaie ».

Au sein de l'association, l'idée est de créer du lien avec les acteurs locaux, pour donner du sens aux enjeux de consommation responsable, pour réfléchir ensemble à ce qu'est la transition écologique, pour sortir de la seule logique « marchande », et aller vers une logique de « vivre ensemble »

MC : La « spiritualité » peut s'entendre, en nous inspirant de Michel Foucault, comme la recherche, la pratique, l'expérience par lesquelles nous nous transformons pour accéder à la vérité, pour construire la réponse qui nous semble adaptée à nos questionnements, pour nous-mêmes et pour les autres, et pour défendre ces réponses. Quel lien établis-tu entre spiritualité et engagement bénévole ?

GS : Ma spiritualité se renforce avec l'âge. Elle est le fruit de ma vie, de mes engagements, de mes enfants, de rencontres. Elle me nourrit. C'est quelque chose de très personnel dont je discute beaucoup avec ma fille par exemple, née en Haïti, et porteuse d'interrogations sur ses origines africaines. Mon fils, de son côté, a fait le choix d'être baptisé et l'a été à 15 ans. Ce qui nous rapproche tous les trois, c'est de croire en quelque chose de plus grand que nous, et qui nous pousse à agir, à être ouverts aux autres,

solidaires. Une vision de solidarité qui réfléchit très large, avec leur histoire haïtienne et africaine, et une envie de retourner aux racines, de retrouver leur histoire.

MC : Pouvons-nous approfondir ce lien être spiritualité et engagement bénévole ?

GS : Mon engagement a été au départ lié à un engagement religieux. Aujourd'hui, il s'exprime avec la notion de « faire sens », sens pour ma vie, pour la vie des autres. La conviction que cet engagement ne peut se faire seul, mais avec les autres. L'engagement est consubstantiel de la spiritualité. Et il y a une différence entre la spiritualité et l'engagement bénévole, et le militantisme.

MC : Bénévolat et militantisme : comment articules-tu et différencies-tu ces deux notions ?

GS : La militante s'engage « au grand jour », elle est souvent « leader », elle coconstruit des stratégies, affirme des valeurs, des idées, les défend, les promeut. Il y a une part de « vie publique » dans l'idée du militantisme, de mise en avant de soi pour une cause, qui implique aussi une part d'égo…. Je l'ai fait avec Amnesty, avec l'âge que j'avais, ma vie professionnelle… Le militantisme est nécessaire dans la vie politique, syndicale et associative, pour revendiquer et affirmer. Cette étape, être une personne publique, à un moment, on l'apprécie, cela nous renvoie des images positives.

Aujourd'hui, ce n'est plus dans cette démarche que je suis. Je suis dans un objectif de concilier la recherche de ma spiritualité et l'engagement bénévole. Le bénévolat est plus discret. Il est au service de, s'efface devant le collectif ou s'y fond. Il implique discrétion et écoute, plus que le militantisme.

J'ai été les deux et j'assume ces deux facettes de l'engagement. Pour SuperQuinquin, militantisme dans sa création et sa présidence, bénévolat dans l'association des Amis de SuperQuinquin, pour « faire avec ». Nous avons acheté, avec le magasin, une maison et un jardin. Qu'en faire ? pour créer du lien sur ces enjeux de transition, aller sur du qualitatif tous ensemble, que ce ne soit pas l'apanage de ceux qui ont les moyens et vont dans les magasins spécialisés. C'est l'occasion de s'interroger sur la saisonnalité, comment récolter, apprendre à gouter, et dans une dynamique de planète en partage.

MC : Comment s'inscrivent-elles dans un idéal de fraternité ?

GS : C'est pour moi l'idée de conscientisation, se dire et reconnaitre que l'on est ensemble dans la même barque, partager des valeurs ou pas, mais se dire qu'il faut ramer ensemble, sans oublier personne. Car seule ou seul, rien n'est possible. De même que si nous laissons de côté la moitié de la population, il n'y a pas d'avenir durable possible.

MC : Si tu avais un message à transmettre à des personnes qui s'interrogent en disant « je voudrais faire quelque chose de mes rêves pour aider l'autre », quel serait-il ?

GS : Commencer par regarder autour de soi, dans son quartier. Il y a forcément des besoins : aide aux devoirs, aide aux courses, association qui manque de bras, Restos du cœur… Et puis, tout bénévole efficace est aussi un bénévole heureux par ailleurs, alors demande-toi ce qui te ferait plaisir en termes d'action : entrainer des gamins au foot, distribuer des repas, chanter, parrainer un enfant… Voir les valeurs que l'on souhaite partager, et savoir se faire plaisir. Un bénévole heureux diffuse de la joie, du bonheur, c'est le « beau » de « Je te donne ».

MC : Nous travaillerons tout à l'heure sur un « idéal », des « idéaux » : pour toi, quel serait l'idéal de l'action bénévole ? l'idéal de l'environnement de l'action bénévole ? Quelles seraient tes attentes quant à l'action des pouvoirs publics ?

GS : Quand j'étais présidente d'AIF, je constatais que des collègues, qui étaient élus, avaient des demi-journées pour exercer leur mandat. Moi, je devais poser congé, utiliser mon CET[1]. Reconnaitre et valoriser l'engagement bénévole comme est reconnu l'engagement politique, avec la possibilité d'heures disponibles est une première chose. Pouvoir valoriser ces parcours bénévoles dans une parcours de formation est un deuxième point. Cinq ans de présidence d'AIF, c'est l'équivalent d'un parcours complet à Sciences Po, en termes d'échanges, travailler avec des Présidents de la République, des Ministres, apprendre à parler en public, écrire un discours, construire un argumentaire… Que ceci puisse être validé est majeur. Et troisième point, trouver, lors des congrès, des moyens d'accueil pour les enfants, que ce soit prévu automatiquement. Car cela a aussi du sens de les y emmener, pour les aider à comprendre, à voir ce que nous faisons…

Echanges avec les participants

Question : Il y a de la joie dans le bénévolat, ce qui est une manière de le présenter à d'autres. Mais comment montrer un visage heureux de son bénévolat ? Cela n'est pas toujours simple…

GS : Être bénévole, ce n'est pas que le soir, et dans la journée, ce n'est pas que pour ceux qui sont en retraite. C'est un combat de faire reconnaitre cette activité, y compris dans la vie professionnelle. S'il était possible de faire reconnaitre, dans sa vie professionnelle, de mener une activité bénévole, un après-midi par exemple toutes les deux semaines, ce serait plus facile pour les parents de s'engager. C'est un « cercle vertueux » à initier. Une personne s'engage car elle a des convictions, des savoir-faire, qu'elle a envie de partager… Si l'on veut que l'engagement soit une valeur cardinale de la fraternité, il faut le reconnaitre, au même titre que l'engagement politique ou syndical, que cela soit inscrit

[1] Compte épargne temps

dans le droit du travail, dans les conventions collectives…C'est un cercle à initier. Si cela ne se fait pas, les personnes qui s'engagent resteront de gentils bénévoles…

Question : L'engagement bénévole dans SuperQuinquin : les bénévoles donnent de leur temps. Comment le matérialisez-vous ? Une charte ? Une convention avec le bénévole ?

GS : « SuperQuinquin, le supermarché dont tu es le héros » : chacun est actionnaire : 10€, client, et donne 2 h 3/4 de service toutes les 4 semaines (rangement, caisse, entretien…). Trois points majeurs :

1. Nous voulions au départ être dans un lieu de mixité sociale : 30 à 40% des 2000 coopérateurs sont du quartier de Fives
2. Un supermarché qui fasse du bien à la santé et au porte-monnaie. Il y a du conventionnel, il y a du végan, du bio, du circuit-court, on y trouve de tout ;
3. Et un supermarché où chacun trouve les produits qui lui ressemble. Et non pas : « Bio = pas accessible, pas pour moi ».

Notre préoccupation est de donner du sens à ses achats. Du « sens » ? consommer des fruits et légumes de saison, avoir une large gamme de produits…

Nous avons le « guide du coopérateur », qui définit les engagements, les droits et devoirs de chacun, et les services auxquels chacun s'engage. Il y a une charte de neuf points : respect de la différence, engagement à faire son service, le fait qu'il y a du bio et tout le reste, le fait de décider ensemble de la nature des produits, le travail de lutte contre les gaspillages, les pertes, (nous travaillons avec des jardiniers pour les fournir en compost, avec des associations d'accompagnement des sans-abris pour ne rien gaspiller et faire bénéficier des surplus ou des produits en DLC qui ne peuvent être vendus. Nous ne faisons pas de promo… nous disons « Faites attention », mais c'est au même prix. Nous avons une marge fixe sur tous les produits, 18%, et pas de produit d'appel. Ce qui est important, c'est que les producteurs soient payés au juste prix. Nous faisons appel à des petits producteurs de la région pour la viande, le poisson. Nous travaillons avec la Louve à Paris et Biscotte à Bruxelles, pour des achats en commun, ceci nous permettant d'avoir le juste prix. Et nous travaillons sur un projet à Wasquehal

Question : comment se fait la reconnaissance de la mobilisation des bénévoles ? Avez-vous un diplôme ?

GS : Pas de diplôme, mais de la joie de faire ses courses. Nous avons un coin café, ce n'est plus une corvée de faire les courses, nous disons « chouette ». Le système de gouvernance est aussi valorisant pour les sociétaires. Il y a 4 à 5 assemblées générales par an, avec des débats sur les choix de produits, des décisions de recapitaliser, mettre des caméras de surveillance, proposer du Coca, ouvrir le dimanche matin… Nous avons acté une ouverture en décembre, mais uniquement avec les bénévoles, pas les salariés (qui sont au nombre de 7).

SuperQuinquin est sous statut de SAS coopérative.

Nous avons la possibilité d'organiser une visite quand vous voulez, vous aurez un badge « invité » pour découvrir les produits…

Question : votre témoignage est devenu « passionné » quand vous avez parlé d'injustice, quand vous avez dû prendre un 90% pour cet engagement. Etes-vous consciente de votre chance ? Quels ont été les ressorts de votre énergie ? Avez-vous de la gratitude ?

GS : Chance, oui. Oui, j'ai de la gratitude, je ne sais envers qui, envers quoi, oui, c'est une chance de vivre cette joie. En même temps, cet engagement, le plaisir de le vivre, se cultive, se négocie, avec les enfants, le boulot. C'est ma vie, ce sont mes choix. Je ne conçois pas de vivre autrement. Aller vers une reconnaissance de cette injustice qui fait qu'un militant politique ou syndical est reconnu, et pas le militant associatif, c'est un travail à faire.

Question : On est dans un mode où la politique, au sens classique du terme, recule. Baisse des engagements dans les partis politique et les syndicats. Mais un taux croissant de bénévolat - artistique, associatif, religieux - est observé, comment expliquer ce paradoxe ?

GS : En France, être bénévole, et militant, c'est très confortable. Ce n'est pas le cas dans tous les pays, où des militants peuvent risquer leur liberté. La France peut aussi être en solidarité avec des Défenseurs des droits de certains pays, pour travailler sur « Diplomatie et droits humains »

Question : comment mobiliser la jeune génération, construire l'avenir ?

GS : Il y a une baisse d'engagement politique et syndical, il y a des engagements sur des « causes », mais moins d'engagement « à vie ». C'est de l'engagement ponctuel : « tel sujet me plait, je le fais pendant 6 mois, 1 an », et après, il y aura autre chose. Ceci est à prendre en compte. Chez les jeunes qui m'entourent, je constate qu'il y a une forme d'engagement plus flexible : il faut faire avec… De même que pour nos métiers, nous devons nous adapter à de nouvelles façons de militer. Je l'ai vu à Amnesty, à SuperQuinquin aussi. L'idée de la fidélisation est compliquée, mais dès lors que nous proposerons des engagements qui auront du sens, nous trouverons des personnes qui viendront, des jeunes qui sont convaincus sur les questions de la transition écologique. Mais ils le vivent de façon différente, s'engagent rapidement, font valoir leurs engagements.

Question : Dans des structures comme le Hautmont, nous connaissons un problème de remplacement des générations pour des tâches récurrentes, comme l'accueil… Le Hautmont, c'est 250 bénévoles. Ces bénévoles vieillissent, nous avons des difficultés à les remplacer. C'est difficile pour le modèle économique de la maison. L'accueil n'est pas une action, un « projet », mais pour proposer demain des actions, nous avons besoin d'engagement sur des tâches « de base ».

GS : Il n'y a pas de recette. À Amnesty, quand nous voulions renouveler les membres dans les groupes, nous voulions recruter des personnes pour longtemps. Mais un jeune, c'est un jeune au temps T. Nous ne pouvons pas le former pour qu'il soit demain un bon bénévole. Il faut prendre les gens comme ils sont. Chez les jeunes que je fréquente, ce qui les motive est ce qui touche le monde en commun. Le changement climatique, c'est essentiel pour eux. Donc, comment faire le lien entre ces attentes et le quotidien du bénévolat dans l'association ? À SuperQuinquin, il y a aussi des missions qui peuvent apparaitre comme étant plus éloignée de l'action de terrain, mais qui sont essentielles. Par exemple, la commission « comptabilité » encaisse les chèques, fait les comptes, idem pour la commission chargée de l'entretien, qui doit vérifier si les frigos sont à la bonne température. Il y a des gens qui ont des talents et du goût pour cela. Il faut dire les choses, dire que pour que le « grand lendemain » advienne, nous avons besoin de personnes qui vont faire des tâches matérielles. Et un roulement est possible.

Anne Ziegler, directrice du Hautmont, rappelle l'histoire des trois tailleurs de pierre. L'un dit : « je taille des pierres », l'autre dit : « je gagne ma vie », le troisième dit : « je construis une cathédrale ». Au Hautmont, nous essayons aussi de montrer aux personnes qui accueillent, servent à table, qu'elles participent au projet. Nous demandons à chacun ce qu'il ou elle sait faire. Sur 250 bénévoles, il y a chaque année 12 à 15 personnes nouvelles.

Propos de **Geneviève Sevrin** pour conclure : les jeunes générations, quand ils font des études, l'engagement constitue une plus-value sur leur CV. Ils se « payent » ainsi de leur engagement. Sur Parcours Sup, les engagements associatifs ou bénévoles figurent, et cela peut avoir des incidences dans la candidature.

Remerciements par Henri Danel, de la Fabrique du Vivre ensemble : Merci Geneviève ! Lors de votre entretien avec Muriel, en répondant clairement aux questions, vous avez retracé votre parcours où vous nous avez montré comment votre engagement est devenu intégral. Progressivement, vous vous êtes posé les bonnes questions sur vos souhaits, vos désirs, vos contraintes pour répondre cet appel incessant qui vous habite et vous invite à aller vers l'autre, proche ou lointain. Vous avez fait des choix successifs, personnels, familiaux, professionnels, qui vous ont modelée autour de votre don joyeux qui n'a jamais faibli. Vous nous avez aussi montré la manière dont êtes passée sans heurt du militantisme au bénévolat, deux manières complémentaires de s'engager, selon le moment et vos talents. Ce-faisant, vous nous avez montré comment l'aspect spirituel a nourri votre démarche très concrète auprès de personnes dans toutes vos actions, notamment avec SuperQuinquin.

Vous êtes un exemple inspirant d'engagement sur le chemin de la fraternité !

Synthèse des tables inspirantes

19 novembre 2022 après-midi

D'une lecture des 35 questionnaires sur l'engagement dans le bénévolat remis en amont de la journée, ressortaient les questions suivantes qui ont été approfondies en petits groupes de partage. Chaque « table inspirante » a travaillé sur une ou plusieurs questions. La conférence et les débats du matin ont enrichi les échanges, complétant l'expression des engagements de chacun. La synthèse de ces apports est la suivante :



1 - Quels sont les ressorts positifs qui permettent de faire équipe (et comment) pour une même mission ?

« Ressorts positifs » individuels, collectifs, rôle de l'association, tels sont les points qui ont été abordés, qui sont autant de questions qui restent à explorer.
S'engager bénévolement auprès de l'autre, c'est « avoir la volonté de faire avec, de faire ensemble, et éprouver, reconnaitre ce 'plaisir de faire avec l'autre' ». « Donner et recevoir » doivent aller toujours ensemble. Certains utilisent le verbe « aimer » : « Aimer les personnes que nous accompagnons, partager, servir, avoir une mobilisation commune avec elles ».

Dans les ressources pour accompagner l'engagement individuel, apparait le soutien de l'entourage, mais aussi l'art, la musique pour voir le beau, pour rester positif : « faire équipe avec soi-même pour faire équipe avec les autres ». « Il faut être équilibré soi-même, pour pouvoir donner aux autres, pour pouvoir les aider, cela crée un effet d'entrainement. Des difficultés personnelles peuvent limiter l'engagement, mais a contrario, le fait d'être engagée auprès d'autres apporte cet équilibre ». Le bénévole, au sein de l'équipe, reçoit « de la bienveillance, vit des temps de partage, de convivialité,

solidarité. « Ce plaisir, cette adhésion, sont-ils partageables, au sein de l'équipe, et avec les personnes aidées » ? Certes, dans l'équipe, l'immersion préalable dans l'équipe permet de « puiser » l'énergie et les compétences auprès des autres.

Comment aller plus loin ? Tel est un des enjeux du renouvellement au sein des collectifs : « Œuvrer pour accueillir du 'sang neuf', vivre la diversité ». Accueillir du « sang neuf » permet de pallier un épuisement, tout en renouvelant les pratiques, et les accueillis doivent s'adapter à la mission. Cela amène à évoquer le rôle de l'association : une « charte d'engagement » signée au départ de l'engagement doit comprendre ce préalable : respecter la différence et disposer de l'ouverture d'esprit pour accueillir l'autre.

2 - Entre vouloir et devoir : mon engagement répond-il à un besoin (sens du devoir) ou à mon besoin (attente de retours positifs) ?

Les deux, et bien au-delà ! « Il n'est pas possible de rester seul chez soi, nous avons besoin de sortir et d'aller vers l'autre, de se confronter et de s'enrichir d'autres cultures, d'autres situations sociales, d'autres langues » exprime un des participants.

Nous avons souvent entendu l'usage du terme « Espace bénévole » : des équipes qui permettent de se construire, de se reconstruire, de bénéficier des ressources internes à l'association (exemple, accompagnement psychologique. « L'association et son collectif de bénévoles est comme une 'famille alternative', un espace où chacun peut partager son héritage familial, sa culture, ses souvenirs, ses rêves… Un espace où il y a des discussions sur l'actualité (Ukraine…) ».

A cela s'ajoute, pour des bénévoles venus d'ailleurs, « un engagement comme une étape dans un parcours d'insertion en France » L'« espace bénévole » est aussi « un espace d'accueil de l'autre 'hôte', un espace démocratique de l'hospitalité, espace laboratoire, de test de notre projet de société, à l'identique de ce que peuvent/pourraient proposer les organisations syndicales ou les partis politiques . Mais ceux-ci apparaissent comme fermés, des lieux « communautaires », des « sectes », alors que l'engagement bénévole associatif se fait dans un espace ouvert ».

3 - Bénévolat[2] et militantisme[3] : comment s'articulent ces deux notions dans le respect d'une fraternité élargie ?

[2] Le bénévolat est l'action de la personne qui s'engage librement, sur son temps personnel, pour mener une action non rémunérée en direction d'autrui, ou au bénéfice d'une cause ou d'un intérêt collectif. Définition du CESE du 28 juin 2022.

[3]Aux origines, le terme « militant » concernait les personnes qui se battaient, les armes à la main, pour défendre (ou imposer) leurs idées et convictions propres ou celles de leur école de pensée […] le terme s'est progressivement laïcisé et est devenu commun pour désigner *in fine* celui ou celle qui participe de manière active à un mouvement, une organisation, un syndicat. Le dictionnaire Robert dit que militer : « *c'est agir pour défendre une idée. On agit*

Selon l'objet de l'association, l'action peut être bénévole ou militante, quand elle porte un plaidoyer pour une dénonciation ou une promotion d'idées. Le militantisme est parfois présenté de manière négative, car il inclut l'obligation de se couler dans le « moule » proposé par l'association ou les autres militants. Le bénévolat est ainsi associé à « valorisation » et le militantisme à l'« ego ». C'est un des rôles de la convivialité dans l'association de pouvoir aussi modérer un ego exacerbé. Et le prosélytisme peut être une déviance du militantisme. Le militant cherche à s'imposer, à imposer ces idées ; dans l'expression des mots, il y a plus de douceur dans le mot « bénévolat ».

Le constat assez partagé est qu'il y a davantage de reconnaissance du militant que du bénévole. Le bénévole reçoit des « merci », pas d'argent. Pouvons-nous parler de « reconnaissance fraternelle » car le bénévole n'attend rien en retour ? Dans certains mouvements, il y a des « arrière-pensées » de ceux qui s'engagent : en engagement politique, les militants attendent parfois une forme de retour (présence sur une liste, recrutement…)

Savoir donner son temps et partager : il faut des militants et des bénévoles. « Un militant sur un sujet de société, peut aussi « transférer » dans le bénévolat ce qu'il retire de son engagement militant. Cela le nourrit ». Être un militant est un « don de soi ». Dans le bénévolat, il y a peut-être davantage de possibilité de « choisir ce que l'on veut faire ». Mais le bénévolat relève aussi de l'engagement. « Un but initialement militant – de défendre une cause - qui s'enrichit dans l'action, dans la relation qui se crée avec l'autre, avec les autres, ce qui fait évoluer le but initial ». « Un continuum existe qui permet au militant de se nourrir du bénévolat qui irrigue le terrain. Le militantisme ne représente-t-il pas la partie émergée de l'iceberg ? ».

4 - Questionner ses engagements : comment suis-je encore aligné sur mes convictions de départ, dans un contexte évolutif, avec mes « ressorts » conscients et inconscients ?

« À titre individuel, le chemin de l'engagement se précise, avec le temps, les rencontres. Ce chemin se relit, il s'épure et s'aiguise ». Ce sont surtout deux questions de fond qui ressortent des débats dans cet atelier : « Comment comprendre, construire, partager, le projet éthique collectif de l'association ? », « Comment parler au nom de l'association et de son projet éthique ? Comment formaliser l'engagement moral de le respecter » ?

5 - Engagement et environnement familial et amical : soutien ou friction ? Quels fruits ou renoncements ?

pour ou contre quelque chose. Il y a la volonté de changer la société, changer le monde ». Voir l'analyse du terme sur le site du Maitron, https://maitron.fr/spip.php?article170307

Ce sujet avait été aussi abordé lors de nos travaux de 2021 sur la fraternité. Ils ont de fait été peu développés en 2023, sauf pour rappeler qu'« il n'y a pas que cet environnement qui soit facteur ou frein pour l'engagement. Il y a aussi le milieu (social), influence de l'éducation, l'école, la lecture, le charisme personnel…

6 - Quelle distance ai-je par rapport à mon engagement ? Attachement ou détachement ? Comment je vis cette situation ?

Très intéressante est la question des « limites » : « Jusqu'où aller dans l'équilibre vie professionnelle, vie familiale et privée, vie d'engagement bénévole ? A partir du moment où l'on perd la maîtrise de sa vie, c'est que l'on atteint la limite de l'engagement et « il faut se sentir libre et aller jusqu'à savoir dire non »
« Ce vécu de l'engagement est aussi fonction de la manière dont il est reçu dans la famille », même si ce n'est pas le seul facteur d'équilibre, « cela dépend aussi de l'âge, du travail… ».

« Il y a des choix à faire, des priorités à émettre qui amènent du détachement ou de l'attachement de l'engagement bénévole. Mais les questions ne sont-elles pas les mêmes quand des choix professionnels sont faits, pour évoluer vers des fonctions moins rémunérées, mais qui nous « intéressent » ? La vie n'est-elle pas qu'une question de choix ? Des questions morales se posent : « Le rôle de bénévole par rapport à salarié (un bénévole engagé ne prend-il pas la place d'un salarié ?) ».

7 - Comment puis-je apporter ma contribution pour faire vivre notre projet républicain et ses valeurs ? Comment les partager avec d'autres et les faire vivre concrètement ?

À titre individuel, chacun peut « aller vers les autres, faire se rencontrer les gens, les 'mondes' ». Dans l'accueil associatif, il faut « montrer que tout le monde a sa place, quel que soit son temps, ses compétences ou incompétences », et « pour attirer des jeunes, proposer une souplesse, la liberté, accueillir leurs références ».

Très intéressant est le débat que nous avons eu sur le sens du partage et de la formalisation des savoir culinaires : « dans le partage des savoirs culinaires, il y a un apport et des ré-interrogations de nos connaissances, un 'apprentissage' de l'acceptation des remarques et idées des autres, un apprentissage de l'expression, de l'écoute de l'autre, pour aboutir à quelque chose de partagé », et « l'écriture d'un 'livre de cuisine' est comme une reconnaissance de nos compétences, de notre apport à la société. »

8 - Comment agir pour remédier aux dysfonctionnements de la République et la faire évoluer ?

Premier constat : « La République valorise le monde économique, au détriment du bénévolat dans le monde associatif ». « L'engagement bénévole devrait être reconnu comme valeur socle de la République en tant que chemin de fraternité. Des petits pas existent dans la valorisation, du carnet de bénévole à la reconnaissance dans la comptabilité (l'inscription en comptabilité des contributions volontaires en nature), ou à la Légion d'honneur.

Au quotidien, ceci passe aussi par le « faire savoir », la diffusion des témoignages de bénévoles, la présentation des actions d'associations et la prise en compte de leurs actions par les institutions publiques.

Témoignage de Brigitte Rose,

responsable artistique et pédagogique des ateliers Finoreille depuis leur création à l'Opéra de Lille

Personnalité artistique du chant choral français, Brigitte Rose a mis pendant plus de quarante ans ses compétences au service des enfants, des amateurs, de l'encadrement du chant choral et de la formation des chefs de chœurs. C'est comme spécialiste de la voix de l'enfant qu'elle a été sollicitée en 2015 par l'Opéra de Lille pour la mise en place le projet Finoreille dont elle a eu la responsabilité jusqu'en 2022. ***Finoreille*** *est un dispositif qui développe le goût artistique, et notamment le chant, chez les 8-12 ans, en guidant et donnant aux enfants n'ayant pas accès à la musique, des clés pour bien grandir, grâce à une éducation artistique riche et exigeante.*

Brigitte Rose a témoigné, dans l'après-midi du 19 novembre, de son parcours, de son souci de transmettre et de partager ses passions.



Les sources de mon engagement

En entendant vos échanges précédents, je me demande si je suis légitime pour être là… De toute ma vie, je n'ai jamais été « non-payée ». Mais j'ai toujours été bénévole dans le sens étymologique du terme : j'ai toujours été « de bonne volonté ». J'ai toujours voulu faire le bien, le meilleur possible. Je ne me suis jamais engagée en tant que bénévole comme cela est communément entendu. Cependant, dans mon métier, j'étais payée un certain nombre d'heures, mais j'en faisais trois fois plus ! Dans ce sens, je suis aussi, un petit peu, légitime pour être avec vous aujourd'hui.

L'écoute de vos échanges a fait remonter beaucoup de choses en moi. Vous parliez tout à l'heure du milieu familial très engagé : je l'ai vécu toute ma vie. Bien que décédés depuis longtemps, mes parents sont toujours présents, là, et c'est quelque chose de très fort pour moi. Tous deux issus du milieu ouvrier, ils sont devenus instituteurs, et se sont

rencontrés dans ce métier. Ils se sont donnés. Ils ont fait partie de la paroisse universitaire, étant un peu les fondateurs de ces équipes. C'étaient des chrétiens « en recherche ».

Mon père a fait partie des fondateurs du Parti Socialiste Unifié (PSU). À l'âge de 10 ans, j'étais avec mon père sur les barricades de mai 68. Je le suivais partout. Et il était très fier de moi. Quand, dans des manifs étudiantes, j'ai été « fichée » par les Renseignements généraux, au lieu de le cacher, mon père en était fier : « Waouh, ma fille est fichée ! ». Pour lui, c'était quelque chose d'énorme ! Parce que je n'étais pas restée dans la masse. Je m'étais engagée !

Ma mère a quitté l'enseignement – sans s'interroger sur les conséquences pour sa retraite - pour s'occuper d'une structure d'accueil à Besançon - je suis franc-comtoise d'origine. Elle y était bénévole et la seule « exigence » qu'elle avait, c'était de pouvoir loger sa famille sur place. C'était tout. Dans cette maison d'accueil, elle recevait des groupes qui passaient en voyage. J'y ai vécu de l'âge de 6 ans à 16 ans. Et j'ai vu beaucoup de gens passer. La porte de mes parents était toujours ouverte à tout le monde. Toujours !

Il y avait aussi quelque chose de fabuleux et qui a été la source de mon engagement de vie. C'étaient les fêtes de Noël. La fête de Noël, chez nous, dans cette structure d'accueil, c'était 400 personnes ! Quelle que soit la religion. Tout le monde était là. C'était un bonheur absolu. Nous passions la semaine précédente à empaqueter les petits cadeaux que nous avions réussi à avoir chez les commerçants et chacun recevait son petit cadeau.

Ces fêtes, c'était pour « chacun ». Chacun venait chanter la chanson de son pays. Tout le monde se retrouvait à chanter. Depuis toute petite, j'étais musicienne. Si je suis devenue la musicienne que je suis, c'est aussi grâce à cela. Ma mère avait décidé que je serais musicienne professionnelle, et que je serais chef de chœur ! Je n'ai pas eu le choix. Heureusement que cela m'a passionné !

Ces fêtes, ces rencontres, cette générosité, tout cela a été un guide pour moi. C'était inconscient, mais je me disais : « Ma vie sera faite de cela, de rencontres, de musique, tout le temps ». C'est la musique qui m'a guidée, elle me passionne. Chez mes parents, nous chantions tout le temps. J'ai chanté avant de parler. Et cela me guiderait, tout le temps...

Et voilà ! je suis devenue musicienne professionnelle.

Le projet Finoreille

Quand je parle de « faire le bien » et de « bonne volonté », j'ai enseigné 46 ans ! Et je n'ai jamais été blasée de ce que je faisais. Pourquoi ? Parce que cet engagement de vie était là tout le temps.

La dernière chose que j'ai entreprise, c'est le projet Finoreille à l'Opéra de Lille. L'Opéra est venu me chercher dans ma région. J'ai toujours essayé de donner le maximum à tout

le monde, quel que soit son parcours, son origine, ses compétences. L'Opéra est venu me chercher pour cela.

Finoreille est un projet qui s'adresse à des enfants éloignés de la culture. J'ai été élevée au lait de l'éducation populaire ! Je pense que vous avez compris - entre les lignes - que mes parents, c'était « éducation populaire à fond ! ». Quand ils étaient instituteurs dans les petits villages, mes parents organisaient sur leur temps libre, mais sans dire que c'était du bénévolat, des séances de cinéma pour tout le village. A l'école, ma mère, qui était cheffe de chœur amateur, mettait tous les enfants (400 gamins !) dans le préau et « hop, on chante ». Dans la structure qu'elle dirigeait, dans un quartier semblable à ceux de Lille-Sud, ou de l'Alma à Roubaix, au sous-sol, tous les jeudis soirs - à l'époque, c'était le jeudi qui était la journée libérée des enfants - il y avait 200 gamins du quartier qui venaient chanter pendant une heure, quels que soient les enfants, tous venaient chanter !

L'Opéra de Lille a perçu cela et donc est venu me solliciter pour que tous les enfants puissent profiter de cette culture lyrique de l'opéra.

Le projet Finoreille se déroulait sur le temps scolaire, le temps périscolaire, dans des centres sociaux, dans 17 communes de la région, avec des représentations dans celles-ci ... Ainsi, ce projet a réuni 340 enfants, qui chantaient chacun dans leur commune et se réunissaient pour un projet à l'Opéra.

Ce qui, pédagogiquement, m'a menée tout le temps et qui m'a fait réfléchir, dans la limite de mes compétences, c'était de faire grandir l'enfant ! J'aurais été professeur de maths, je crois que je l'aurais fait aussi. C'est-à-dire avant tout faire grandir ces enfants, et en faire aussi des citoyens ouverts au monde.

Et la musique était là pour cela ! Le dernier projet que nous avons mené, c'est Inukshuk. Inuk, c'est l'être humain. Inuit, c'est le peuple des hommes. Et Inukshuk signifie « pierre-être humain ». Je me suis beaucoup intéressée à ce peuple car il y a quelque chose de très fort en eux. Inukshuk définit ces empilements de pierre de forme humaine que les chasseurs des tribus du Grand nord laissaient le long des pistes de chasse, indiquant une direction, une cache de vivres. C'est devenu un symbole de solidarité, de fraternité et d'entraide. Nous avons conçu cette œuvre avec Julien Dassié, compositeur de Roubaix. Il y a neuf chants, neuf chœurs, comme une parure de neuf pierres, de neuf langues aussi car les pierres sont universelles. Chaque chœur avait son identité et parlait sa propre langue. C'était une émotion différente. Ces pierres s'empilaient pour former un Inukshuk de neuf pierres. Musicalement, c'était important pour les enfants de les emmener dans quelque chose de très exigeant et de difficile. Ils ont chanté à neuf voix. Ces « petits bouts » de huit, dix ans qui n'avaient jamais fait de musique, arrivaient à chanter à neuf voix, avec chacun sa pierre ! Cela montre que la musique va très loin aussi dans sa conception. Cela me tenait à cœur pour mon dernier projet de salariée !

Il y avait un passage qui disait « Nous sommes le miroir du monde, celui qui réfléchit autrement », rien que cela, c'était beau ! « Nous sommes le miroir du monde, celui qui mit l'or en nous », cela me donne encore des frissons... Ce dernier projet, cette composition

que j'ai vraiment travaillée avec le compositeur, j'ai essayé d'y mettre toutes mes convictions, les convictions de toute ma vie. Et cela s'est super bien passé !

Ceci pour dire que même si j'ai réalisé cela comme professionnelle, l'engagement était bien là. Vous disiez en introduction qu'il pouvait y avoir une dichotomie entre le salarié et le bénévole. Mais je crois qu'on peut arriver à vivre l'engagement dans les deux. Et le vivre vraiment.

Echanges avec les participants

Question : Quelles sont les suites du projet Inukshuk ?

BR : Tout d'abord, vous pouvez voir sur le site Internet de l'Opéra de Lille, autour du projet Finoreille, le spectacle fait avec les enfants en 2021. Il m'a été demandé de reprendre ce projet, ce que j'ai commencé dans l'Oise… J'ai été engagée/salariée toute ma vie, et la perspective d'être en retraite m'inquiétait. Alors j'ai beaucoup préparé ce passage. Je travaille encore, je fais de la transmission, en enseignant la direction de chœur au niveau supérieur.

Question : Quel regard sur ce dernier parcours à Lille, ces engagements auprès des enfants ?

BR : J'ai un haut niveau de chef de chœur- j'aurais pu diriger le chœur de Radio France, j'en ai le niveau. Beaucoup de personnes ne comprenaient pas cet aspect « bénévole », vouloir/faire le bien, qui me portait tout le temps. Mais ce qui est important est que, quoi qu'une personne fasse, elle reste en accord avec ses convictions, en accord avec elle-même. Autour de moi, des personnes s'interrogeaient aussi sur ce choix de travailler avec les enfants. « Mais c'est donner de la confiture aux cochons » disaient certains. Et chaque fois, je répondais : « Oui, je les aime bien mes petits cochons !» Je ne pouvais pas répondre autre chose. Autre question, quand certains me comparaient à d'autres chefs de chœur : « Ce n'est pas bien ce qu'untel fait, il est là, puis toi, tu es là *(sous-entendu, tu pourrais être sa place*) ». J'ai eu des petits moments de frustration quand même, et après je réalisais : « Mais non, finalement je suis heureuse d'avoir fait ça ». J'étais en accord avec moi-même et je le restais, sans me prendre la grosse tête. Dernièrement, j'ai reçu la médaille d'or de la ville de Lille. Je me suis dit « pfououou ! ». Mon supérieur, à l'Opéra, qui me connaissait bien, m'a dit « Tu sais, cela ne se refuse pas ! ». Donc je suis allée la recevoir de la main de Martine Aubry. Et quand je l'ai reçue, j'avoue que j'étais émue. Et maintenant je suis fière d'avoir cette médaille sur mon piano. Je suis fière parce que, finalement, c'est tout le travail que j'ai fait qui est là-dedans. Que ce soit une médaille d'or, c'est important quand même. Vous parliez de la reconnaissance. Ce ne sont pas les ors de la République qui m'impressionnent, mais cela veut dire qu'il y a des gens qui ont ressenti « ça », et qui ont eu envie que je reçoive cette médaille en retour, donc je l'ai acceptée : c'est un merci. Et finalement c'est du plaisir, j'ai plaisir à avoir cette médaille d'or sur mon piano…

Engagements, altérité et spiritualité

BR : Je vous propose de revenir sur une histoire, avec une question, pour laquelle j'utiliserai le mot de « prosélytisme » et que j'ai vécue dans ma vie de chef de chœur.

Revenons sur ce mot de « militantisme » qui a été évoqué lors de cette journée. Il est vrai que « militant », étymologiquement, c'est celui qui se battait les armes à la main pour défendre sa cause. L'arme, pour moi, c'est la musique. Le fait d'être chef de chœur et surtout avec l'âme que j'ai, parfois, m'a amené à me poser des questions sur la manière dont je « défendais » une cause. Des amis m'appelaient la « Gouroute ». Ce n'est pas un terme anodin ! Et j'ai eu aussi à travailler avec des personnes qui s'attachaient beaucoup à moi. Chaque fois, j'étais obligée de prendre du recul et de rester bien professionnelle.

Et cela concerne aussi la religion. J'ai été élevée dans la religion catholique, avec laquelle j'ai pris de la distance pour des raisons personnelles. Mais je reste profondément croyante. J'ai dirigé la Passion selon Saint-Jean, de Jean-Sébastien Bach. Le texte m'a fait beaucoup réfléchir au niveau spirituel. C'est un texte tellement humain, qui dépasse vraiment la religion - tellement humain et tellement contemporain aussi. Jean-Sébastien Bach en avait une lecture personnelle, qu'il a traduite au niveau musical. Je me suis donc imprégnée de ce texte, par l'écriture musicale de Bach. C'était un plaisir intellectuel, qui résonnait en moi, intellectuellement. Je me disais « Waouh, comment il a traduit cela ! ». Ce « waouh » m'a fait avancer spirituellement.

Au début, j'ai très bien travaillé en montant cette Passion avec mon chœur. Et puis il y eut un moment où je n'y suis plus arrivée. Cela faisait trois ou quatre semaines, trois ou quatre répétitions, que nous travaillions. J'ai commencé la répétition et je me suis bloquée, je suis sortie en larmes. Le président de la chorale est venu vers moi et m'a dit : « Mais qu'est-ce qui se passe ? ». « Il faut que vous trouviez un autre chef » lui ai-je répondu. J'étais jeune à l'époque ; et j'ai ajouté « Je croyais que j'étais capable, que j'avais la compétence de diriger cette œuvre…Mais je ne suis pas compétente, je n'y arrive plus ».

Je pensais que c'était au niveau musical que cela bloquait. Mais, en fait, cela n'était pas du tout cela. Ce texte, l'écriture musicale qu'en a fait Jean-Sébastien Bach, m'avaient fait avancer. Et je me refusais de parler de spiritualité aux choristes qui se trouvaient en face de moi. Je craignais justement ce que je qualifie de « « prosélytisme », de les mener là où certains ne voudraient pas, ne pourraient pas aller. Alors que cette œuvre m'avait fait beaucoup avancer spirituellement, je me refusais à faire cela.

Le président savait que je travaillais souvent avec un prêtre qui enseignait la théologie au séminaire - l'ancien séminaire, un centre culturel à Besançon, auprès duquel, par la compréhension des textes, je prenais du recul par rapport à ce que j'avais retenu du catéchisme. Le président a sollicité ce théologien, qui a trouvé les mots : « Mais Brigitte, les personnes qui sont en face de toi sont capables de refuser d'entendre ce que tu leur dis. Ils sont capables […] Et si celui qui est en face de toi n'a pas la possibilité de refuser, c'est son problème, ce n'est pas le tien, parce que toi tu sais où tu en es ».

Donc, évidemment, j'ai dirigé le concert, je me suis plus refusée. Et cela a été un concert magnifique. Arrive le dernier chœur de la Passion selon Saint Jean de Bach, c'est tellement beau ! « Repose en paix. » (*Brigitte Rose chante*). Pour ce concert, l'Evangéliste venait d'Australie - c'était quelqu'un de fabuleux. Le soliste était anglais, Glen, un très grand soliste, qui chantait Jésus. Je dirigeais, et Glen éclata en sanglots. Tellement c'était beau. Je le sentais, et le chœur le sentait avec moi. Derrière, ils pleuraient tous aussi…

Quelque chose m'avait fait avancer spirituellement, et c'est cet engagement de vie qui était important. Voilà.

Et Brigitte Rose s'est mise au piano, et a invité l'assistance à chanter, pour nous faire vivre ensemble la fécondité de ces engagements…

Rédaction : Muriel Chochois avec Henri Danel

Le collectif La Fabrique du Vivre Ensemble *est né en 2015 suite à la vague d'attentats de Paris.*

Ancré au Centre spirituel du Hautmont entre Lille, Roubaix et Tourcoing, ce collectif est aujourd'hui composé d'une dizaine de membres de religions ou cultures philosophiques diverses, chacun contribuant au vivre ensemble sur ce territoire.

Il vit un temps fort annuel d'échanges et de débats autour de thèmes tels que la Laïcité (2016), l'Identité (2017), la Transmission (2018), le Don (2019), la Fraternité (2020-2021), l'Engagement bénévole (2022). Les rencontres de 2023-2024 porteront sur « Arts, Spiritualités, Fraternité ».



La Fabrique du Vivre ensemble

Centre spirituel du Hautmont
31 rue Mirabeau – 59420 Mouvaux
03 20 26 09 61
fabve@hautmont.org

www.hautmont.org

Le Centre Spirituel du Hautmont
Vous en sortirez grandi.